ÉTONNANTS • CLASSIQUES

Le Grand Meaulnes

Alain-Fournier

TEXTE INTÉGRAL

Le Grand Meaulnes

Alain-Fournier

«Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189…»
Énigmatique et bravache, ce nouveau pensionnaire de l'école de Sainte-Agathe, rapidement surnommé le «Grand Meaulnes» par les autres élèves, n'en finit pas de subjuguer.
Son mystère augmente encore quand, au retour d'une fugue, il raconte son étrange aventure : la rencontre d'une très belle jeune fille dans un château inconnu lors d'une fête fabuleuse. Avec l'aide de François, le fils de l'instituteur, il part en quête de ce paradis perdu. «Mais le passé peut-il renaître ?»
Cette question qui hante Meaulnes, c'est celle que se pose Alain-Fournier, à travers ce roman nourri de souvenirs personnels.

L'ÉDITION

- Parcours de lecture dans le roman
- Genèse du *Grand Meaulnes*
- La dimension autobiographique du roman
- L'intertextualité de l'œuvre : *Le Grand Meaulnes* et *Perceval ou le Conte du graal*

Présentation et dossier par Christian Keime

Flammarion

14-IV Création Studio Flammarion Illustration : Mr Xerty © Flammarion

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

ALAIN-FOURNIER

Le Grand Meaulnes

Présentation, notes et dossier par
CHRISTIAN KEIME

Flammarion

Le récit autobiographique dans la même collection

ALAIN-FOURNIER, *Le Grand Meaulnes*
L'Autobiographie (anthologie)
La Biographie (anthologie)
CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*
KAPUŚCIŃSKI (Ryszard), *Autoportrait d'un reporter*
LOTI, *Le Roman d'un enfant*
On n'est pas sérieux quand on a quinze ans (anthologie)
Le Portrait (anthologie)
PROUST, *Combray* (première partie de *Du côté de chez Swann*)
RENARD, *Poil de carotte*
ROMAINS, *L'Enfant de bonne volonté* (extraits des *Hommes de bonne volonté*)
ROUSSEAU, *Les Confessions*
VALLÈS, *L'Enfant*

© Éditions Flammarion, 2010.
Édition revue, 2014.
ISBN : 978-2-0813-3160-0
ISSN : 1269-8822

Création maquette intérieure :
Sarbacane Design.

N° d'édition : L.01EHRN000426.N001
Dépôt légal : avril 2014

SOMMAIRE

Présentation 7

Vie d'Alain-Fournier 7
Genèse du roman 21
Le Grand Meaulnes 24

Chronologie 29

Le Grand Meaulnes

Première partie 39

Deuxième partie 117

Troisième partie 171

Épilogue 259

Dossier 263

Un roman autobiographique ? 264
Un récit complexe 272
Augustin Meaulnes au miroir de la chevalerie 281

© Collection privée, tous droits réservés

■ Henri Alban Fournier (qui prendra le nom d'Alain-Fournier), durant l'été 1902, devant l'école d'Épineuil-le-Fleuriel, de retour du lycée naval de Brest qu'il quittera brusquement au mois de décembre.
La sœur d'Alain-Fournier, Isabelle, fait référence à cette photographie dans son livre *Images d'Alain-Fournier*, Fayard, 1989 : « Ce fut bien pour faire plaisir à maman, après d'interminables instances, et sans doute pour ne pas être obligé d'avouer dès alors ses reculs, qu'au début des vacances, à la séance solennelle de la distribution des prix d'Épineuil, Henri en bel uniforme du lycée de Brest au col brodé d'ancres d'or [...] chanta l'*Angélus de la Mer* et *L'Hymne de guerre de l'infanterie de marine*... Il y a de lui une photographie datant de ces jours – qui étaient, sans que personne le sût encore, les derniers qu'il devait jamais passer dans l'école d'Épineuil » (cité par Patrick Martinat sous ce cliché dans son ouvrage trés documenté *Alain-Fournier, Destins inachevés*, Éditions CCB Royer, 1994, p. 53).

PRÉSENTATION

Vie d'Alain-Fournier

Un enfant du Berry

Henri Alban Fournier, qui prendra pour ses lecteurs le nom d'Alain-Fournier, est né le 3 octobre 1886 à La Chapelle-d'Angillon*[1], une petite commune du Cher, dans la maison basse de ses grands-parents maternels, où le soleil pénètre par une fenêtre unique et d'où l'on chasse les poules dans une petite cour fleurie.

Son père, Augustin Fournier, fils d'un sabotier et d'une lingère, est maître d'école. Sous l'impulsion de Jules Ferry, l'enseignement primaire est devenu gratuit et obligatoire, et l'instituteur – appelé « hussard noir » de la république, en référence à son habit sévère – est une figure éminente du village, chargé d'apprendre à lire, à écrire et à compter à tous les enfants, même aux fils des plus humbles paysans, que les travaux des champs tenaient jusque-là éloignés de l'instruction. Quand naît Henri, son père enseigne encore à Marçais*, dans le sud du département ; il est ensuite muté, non loin de là, à Épineuil-le-Fleuriel*, une commune de mille quatre cents habitants. Alors qu'il prépare les grands élèves au certificat d'études et au brevet d'instituteur, son épouse Albanie, la mère d'Henri, également institutrice, est chargée de la petite classe.

1. Les noms marqués d'un astérisque figurent sur la carte p. 36.

La vie à Épineuil : une enfance rêvée

L'enfance qu'il passe dans le village d'Épineuil – de cinq à douze ans – fournit à Henri les meilleurs souvenirs de sa vie. « C'était, dira plus tard sa sœur, un monde à nous, caché, docile à nos rêves[1] », un univers simple fait de plaisirs minuscules, mais où, pour l'imagination féconde des enfants, tout est prétexte aux voyages les plus extravagants. Les Fournier vivent dans l'école, à l'entrée du village[2]. Derrière ce long bâtiment, qui abrite également la mairie, s'étend un jardin où, l'été, on cueille des fruits en famille jusqu'à la tombée de la nuit. Fantasque, le père élabore des projets chimériques d'évasion en Algérie, que sa femme, d'un naturel anxieux, réprime bien vite, par crainte des maladies et des scorpions rencontrés sous la tente. Au fond du jardin, un ruisseau enceint une île miniature qui, pour les enfants, est le but d'explorations périlleuses dignes des romans de Stevenson. Au-delà s'étendent des champs, à perte de vue, qu'Henri peut contempler en se hissant à la lucarne de sa chambre. À l'horizon se dessine une colline où l'on devine la chapelle de Sainte-Agathe* – un pays « où l'on ne peut jamais aller et où l'on voudrait habiter[3] ». Sur le parvis de l'école, du côté du bourg se trouve une cour, immense aux yeux de l'enfant qui y joue avec les garçons du village. À la tête d'une petite bande, Henri pousse les expéditions, les parties de cache-cache et les guets-apens jusqu'à un entrelacs de ruelles situé derrière l'église et appelé « les petits coins ».

L'excitation des enfants atteint son comble lors des fêtes du village (la Fête-Dieu et le 14 juillet, avec ses fusées de feu d'artifice), ou encore aux jours de spectacle, quand gronde le tambour

---

1. Isabelle Rivière, *Images d'Alain-Fournier*, Fayard, 1989.
2. Pour l'ensemble de ce paragraphe, voir le plan d'Épineuil-le-Fleuriel, p. 120.
3. Brouillons du *Grand Meaulnes*, dans *Le Grand Meaulnes. Miracles*, Garnier, 1986, p. 442.

annonçant la présence du cirque installé place de l'église, avec ses animaux savants et ses exercices d'équilibriste.

À de rares occasions, on s'éloigne de cet univers familier pour aller, avec M. Fournier et ses élèves, se baigner dans le Cher. Au détour des chemins, Henri aperçoit les tourelles de châteaux qui le font rêver : l'ancienne abbaye de Loroy*, ou le château de Cornançay* dont le seigneur – le vicomte de Fadate – organisa un jour pour le baptême de sa fille une fête restée dans toutes les mémoires. Henri ne figurait pas parmi les deux cents invités mais les fermiers et les villageois qui y furent conviés, mêlés à des hôtes plus distingués, lui racontèrent les danses, les jeux, le parc illuminé et les lampions de couleurs décorant les fenêtres. Ces échos de la fête alimenteront l'imaginaire de l'auteur du *Grand Meaulnes*, quand il décrira le domaine des Sablonnières et la réception étrange qui s'y déroule.

Les vacances se passent à Nançay*, dans la famille paternelle, aux portes du pays sauvage de la Sologne. L'oncle Florent y tient un bazar de village – une véritable caverne d'Ali Baba où l'on trouve de tout et dont la cuisine, très grande, résonne des conversations des chasseurs, des braconniers et des voyageurs de passage.

Quatre jours avant Noël, les Fournier quittent encore Épineuil, en empruntant la voiture du père Martin, pour aller chercher au train de « 4 h 2 », à la gare voisine de Vallon*, les grands-parents maternels, papa et maman Barthe. L'été, Henri les rejoint à La Chapelle-d'Angillon ; dans sa maison natale, il retrouve la saveur des tartes aux poires que sa grand-mère paysanne réserve au chaud sous l'édredon et l'atmosphère surannée des histoires et des chansons qu'elle entonne en cousant inlassablement à la fenêtre : couplets achetés à des colporteurs, contes populaires de la Sologne et chansons d'amour. Elle raconte aussi sa propre histoire, celle d'une jeune fille fiancée à un aristocrate anglais que rossèrent, par jalousie, des garçons du village amoureux

d'elle ; elle s'appelait alors Adeline Blondeau. C'est également là qu'Henri cultive son goût pour la lecture, en lisant à sa grand-mère les feuilletons du *Petit Journal* dont elle raffole et qui ne parlent que de crimes, de femmes fatales et de jeunes filles séquestrées.

Dès l'âge de trois ans, avec sa mère, il déchiffre les contes d'Alphonse Daudet et verse des larmes sur la mort de la chèvre de M. Seguin. Très vite, pour cet esprit sensible et imaginatif, la lecture devient une source d'évasion plus intense que les jeux guerriers ou les expéditions champêtres. Les livres de la maigre bibliothèque de l'école-mairie sont lus et relus, en attendant l'arrivage fabuleux des « livres de prix », quatre-vingts ouvrages rangés dans une malle au grenier, que reçoit M. Fournier au mois de juillet, deux ou trois semaines avant leur distribution aux élèves méritants. En cachette de sa mère – car, pense-t-on alors, l'excès de lecture nuit à la santé ! – il se hâte de dévorer ces contes pour enfants et ces récits d'aventures dans des volumes rutilants, rouges et dorés, qui sentent encore la colle et l'encre.

Ces explorations, avant tout littéraires, Henri les partage avec sa sœur Isabelle qui lui voue un véritable culte. De trois ans sa cadette, Isabelle souffre d'une coxalgie, une malformation des hanches qui l'empêche de se rendre à l'école des filles située de l'autre côté du village. Les deux enfants suivent ensemble la classe de leurs parents et, à en croire son père, est le meilleur élève qu'il ait jamais eu.

Premier en classe, premier dans la cour, frère adulé et fils chéri, il est soudainement arraché à la douceur d'une enfance choyée lorsque, à l'âge de douze ans, ses résultats scolaires lui valent d'être envoyé à Paris pour poursuivre sa scolarité dans un bon lycée. Dès lors, dans son souvenir, son enfance dans la campagne berrichonne prend la dimension mythique d'un paradis perdu.

L'écolier en exil

Entré en classe de sixième au lycée Voltaire, à Paris, l'élève est toujours aussi brillant mais souffre d'une grande solitude et vit dans un quartier sordide. Lorsqu'il rejoint Épineuil ou La Chapelle-d'Angillon pour les vacances, il rapporte une collection de livres de prix qui font la fierté de sa famille. Mais, à la fin de l'été, quand vient l'heure de reprendre le train pour Paris, il ne peut retenir ses larmes.

Nourri par la lecture de *Robinson Crusoé*, animé par des rêves de voyages et d'océan, le jeune garçon, à l'issue de son année de quatrième, décide de partir au lycée naval de Brest pour devenir officier de marine. À son grand dam, il y trouve un établissement encore plus austère que le précédent, dans une ville triste où il pleut tous les jours.

Aussi, après un peu plus d'un an passé à Brest, quelques jours avant Noël, Henri part brusquement retrouver ses parents. C'est pour l'adolescent un moment de désillusion d'autant plus cruel qu'il ne rejoint pas sa famille dans le village de son enfance mais à Menetou-Râtel*, dans le Sancerrois, où M. et Mme Fournier ont été mutés. Le rêve de devenir marin et officier s'envole en même temps que toute la féerie d'Épineuil.

Les études, les amis et les vers

Il entreprend alors des études de lettres et décide de préparer le concours d'entrée à l'École normale supérieure, un établissement prestigieux de formation des professeurs. Mais ce choix n'est qu'un pis-aller auquel il se résigne pour complaire à ses parents. Bientôt, il ne croit plus au personnage de brillant fils d'instituteur qu'il est devenu et travaille sans conviction. Le temps des premiers prix est révolu, il passe son bac sans éclat à Bourges et, pendant ses classes préparatoires qu'il effectue aux

lycées Lakanal et Louis-le-Grand à Paris, il n'obtient de bons résultats qu'en gymnastique. « Je ne travaille plus, écrit-il alors. Ma vie à moi n'est pas de travailler à l'agrégation, jusqu'à épuisement cérébral. Je cherche ma vie[1]. »

Qu'est-ce que vivre pour Henri ? C'est, quand il échappe aux contraintes scolaires et aux punitions qui le consignent au lycée, découvrir le foisonnement de la vie artistique parisienne. Couché à cinq heures, levé à sept, il fréquente les concerts, admire *Pelléas et Mélisande*[2], le nouvel opéra de Claude Debussy, découvre la peinture de Van Gogh, Gauguin, Cézanne ou Maurice Denis, et rencontre dans les cafés des figures en vue de la vie littéraire de l'époque. Au lycée Lakanal, grâce à son professeur de français, il découvre également la poésie d'Henri de Régnier. Quelques vers lus en classe éveillent ses premiers émois proprement littéraires et lui révèlent la force du pouvoir évocateur des mots :

J'ai cru voir ma Tristesse – dit-il – et je l'ai vue
Dit-il plus bas –
Elle était nue,
Assise dans la grotte la plus silencieuse
De mes plus intérieures pensées...

Les grands vents venus d'outre-mer
Passent par la Ville, l'hiver,
Comme des étrangers amers...

Pauvre âme,
Ombre de la tour morne aux murs d'obsidiane[3] !

---

1. Lettre à Isabelle, 7 février 1906.
2. ***Pelléas et Mélisande*** : opéra de Claude Debussy (1862-1918) composé à partir du drame du poète symboliste Maeterlinck. L'argument est proche de l'histoire de Tristan et Yseult.
3. Henri de Régnier, « Tel qu'en songe », 1892.

Liberté du vers, atmosphère onirique, beauté évanescente et quelque peu sophistiquée d'images qui ne renvoient à aucune réalité tangible mais suggèrent, comme autant de symboles, le paysage intérieur d'une âme en proie à la mélancolie : tout, dans cette poésie nouvelle que l'on appelle « symboliste », parle au cœur du jeune garçon. Pour la première fois, il entend une voix qui semble s'adresser directement à sa sensibilité d'adolescent, et non plus cette parole d'adulte, universelle et intimidante des « classiques » étudiés à l'école, de Racine à Flaubert.

Un camarade partage avec Henri l'émotion de cette découverte : Jacques Rivière, avec lequel il noue un dialogue qui perdurera toute leur vie. Avant de devenir son beau-frère en épousant sa sœur Isabelle, Jacques Rivière est le plus intime de ses amis. Bientôt séparés par les études, les deux jeunes gens entament une correspondance immense, une sorte de passe d'armes amicale où se donnent à lire deux caractères très différents. Jacques Rivière est un élève appliqué qui se fait la voix de la raison et de l'analyse. Face à cet esprit abstrait pour lequel les mots doivent évoquer les idées, Henri se fait l'apôtre du sentiment et de la sensibilité, refuse de séparer l'art et la vie et, par les mots, veut « faire vivre les choses et les instants et peut-être les gens[1] ». À ses yeux, rien n'a autant de prix que le paysage de son passé, retrouvé lors de ses trop courtes vacances : chasser en Sologne*, parcourir la campagne du Berry* à bicyclette, s'arrêter dans les fermes pour boire du lait, marcher pieds nus sur les bancs de sable du Cher... « [...] odeur de placard, grincement de porte, petit mur avec des pots de fleurs, voix de paysans[2] » – ces sensations ont pour lui bien plus de saveur et de poids que tous les raffinements de la pensée abstraite.

Dans ce dénigrement de l'intelligence entre sans doute une part de snobisme et de narcissisme : peut-être s'agit-il, chez cet

1. Lettre à sa famille, 11 juin 1908.
2. Lettre à Jacques Rivière, 13 août 1905.

étudiant qui n'est plus le premier de la classe, d'une stratégie pour se distinguer de ses pairs : en dénigrant le regard analytique de son ami, il se préserve de la peur d'être compris, c'est-à-dire classé parmi le commun des mortels. Au demeurant, il affirme très tôt, et sans vergogne, sa conviction d'être un individu absolument unique – sinon exceptionnel – qui échappe aux catégories de jugement applicables aux autres personnes.

L'aventure capitale

Mais toutes ces découvertes – la peinture, la musique, la littérature et l'amitié – ne sont rien au regard de ce qui va devenir la préoccupation essentielle de sa vie : son amour pour une jeune personne aperçue à Paris en 1905, descendant les marches du Petit-Palais, au sortir d'une exposition. Il suit cette femme, la plus belle qu'il ait jamais vue, le long de la Seine, sur le Cours-la-Reine, puis sur le bateau-mouche qu'elle emprunte, échangeant avec elle quelques regards, jusqu'à un immeuble du boulevard Saint-Germain dans lequel elle disparaît. Les jours suivants, il fait le guet sous ses fenêtres jusqu'à ce que, un soir, sous une pluie battante, il entrevoie la jeune fille dans son appartement, lui souriant, vêtue de noir et tenant un livre à la main. Le lendemain, il suit l'inconnue sur le chemin de l'église et lui souffle « Vous êtes belle » mais n'essuie qu'une réponse dédaigneuse. Il assiste à la messe, la contemple priant, à genoux, dans une chapelle de l'église Saint-Germain-des-Prés puis, à la sortie, l'aborde à nouveau. « Alors commence la grande, belle, étrange, et mystérieuse conversation », le long des quais de la Seine. Quand elle lui dit son nom, Yvonne de Quiévrecourt, il lui répond, dépité : « Le nom que je vous donnais était plus beau » – il pensait à *Mélisande*, son égérie, l'héroïne de l'opéra de Debussy ; quand il lui parle de son amour, et – qui sait ? – de leur union future, elle répond : « Mais... à quoi bon ? [...] Je pars demain... Je ne suis pas de Paris. »

La mémoire d'Henri fixera tous les détails de cette rencontre : ce « à quoi bon ? » prononcé sur un ton et avec une pose qui lui donnèrent envie de se « mordre les mains », cette tête blonde légèrement inclinée sur celle d'une vieille dame à qui elle donnait le bras, ce « regard tout bleu et désespérant » ou encore le paysage de cette aventure – les arbres bordant la Seine et le « bruit calme de machine et d'eau » du bateau-mouche qui semblait les transporter « au cœur de la campagne, sur un lac solitaire[1] ».

Cette rencontre, qui déterminera autant son avenir d'écrivain que sa façon d'aimer les autres femmes, a pourtant tout l'air d'une aventure sans lendemain : Henri perd aussitôt toute trace de son amour et, revenant rôder boulevard Saint-Germain, il trouve les fenêtres de l'appartement closes et les rideaux baissés.

L'amour de loin

Alain-Fournier a-t-il vraiment désiré retrouver et épouser Yvonne de Quiévrecourt pour faire d'elle sa femme ? Rencontrée un jeudi de l'Ascension, abordée un dimanche de Pentecôte, admirée pendant sa prière dans une chapelle, celle auprès de qui « on ne pensait pas à son corps[2] » est l'objet d'une adoration quasi religieuse : c'est une idole trop belle et trop vénérable pour être étreinte. Jusqu'à la fin de sa vie, à chaque jour de Pentecôte, il célébrera ce tragique anniversaire sentimental et, lorsque, un an après la première apparition, en 1906, il revient attendre Yvonne devant les marches du Petit-Palais, il semble brûler moins de l'espoir d'un amant que de la ferveur du pèlerin retournant sur les lieux d'un miracle pour en commémorer le souvenir.

1. Isabelle Rivière, *Images*, « La belle histoire », *op.cit.*, et *Alain-Fournier*, Fayard, 1989.
2. Isabelle Rivière, *Images*, « La belle histoire », *op.cit.*

« Elle n'est pas venue. [...] D'ailleurs fût-elle venue, qu'elle n'aurait pas été la même[1] », confie-t-il à Jacques. S'il cherchera à retrouver cette femme toute sa vie durant, c'est avec la conscience qu'il ne la chérira jamais autant que lors de ces deux premières rencontres.

Un mythe personnel, un livre à écrire

Aussi, dans ses fantasmes d'amant, cet épisode prend-il place à côté des souvenirs nostalgiques de l'enfance, des grandes plaines du Cher, des fêtes du village et des livres de prix : c'est un paradis à jamais perdu auquel seuls les mots de la littérature permettront de redonner vie.

Préserver le souvenir de cette aventure, le prolonger par l'imagination et rendre hommage à la beauté d'Yvonne sont dès lors sa préoccupation principale. En outre, en devenant écrivain, il espère acquérir cette célébrité qui, doublée du prestige social de son entrée à l'École normale supérieure, ne manquera pas de séduire la jeune femme partie sans laisser d'adresse mais à laquelle il a eu le temps de dire son nom.

L'amant courtois

Ce projet d'hommage rappelle la geste des amants courtois du Moyen Âge qui, dans leurs tournois s'ils étaient chevaliers, ou dans leurs vers s'ils étaient troubadours, célébraient les couleurs ou le nom de leur dame pour mériter sa main. Fortement séduit par cette esthétique médiévale et chevaleresque que les poètes symbolistes ont remise au goût du jour, l'étudiant parle de ses sentiments pour Yvonne en songeant à Tristan et Yseult ou à Pelléas et Mélisande : exigence de pureté, amour dévorant

1. Lettre à Jacques Rivière, 27 mai 1906.

et malheureux pour une dame d'un milieu social supérieur, passion tragique car vécue de loin pour un être loin de qui la vie est impossible. Dès lors, l'amant peut-il souhaiter autre chose que la mort, seul lieu où il puisse retrouver sa dame ? Qu'Alain-Fournier parle toujours de son plus grand amour avec des accents funèbres, décrivant Yvonne comme une mourante ou une défunte, est sans doute significatif.

L'écrivain en caserne

Jamais la vision tragique de son destin ne s'impose à lui avec autant de violence que lorsqu'il échoue pour la seconde fois au concours de l'École normale supérieure, en 1907. Le même jour, il retourne boulevard Saint-Germain et apprend par le gardien de l'immeuble qu'Yvonne est mariée, qu'elle était déjà fiancée au moment de leur rencontre ; c'était donc le sens de son : « À quoi bon ? » Dans cette double épreuve, il songe à partir très loin, en Chine, pour y travailler dans les douanes. Mais ces projets d'évasion avortent à leur tour ; Henri a vingt et un ans et il est appelé pour faire deux ans de service militaire.

Dans une vie de promiscuité et de privations rythmée par des besognes imbéciles, il est d'abord en proie à un immense abattement physique et moral. Les manœuvres éreintantes effectuées dans les banlieues misérables de Paris lui valent de passer des nuits sans sommeil, dévoré par la vermine qui infeste la paille pourrie de bergeries abandonnées. Côtoyant la misère humaine, le soldat finit par se résigner avec fatalisme à son destin d'éternel recalé et, bientôt, se réjouit presque de cette circonstance. Ayant reçu une formation d'officier de réserve, le voilà à la tête d'un petit bataillon avec lequel il traverse la France à pied : il s'agit d'hommes du peuple, de gars noirs et pouilleux, qui entonnent des chants de route et lui rappellent les manières graves des paysans de son enfance qu'il n'a jamais cessé de célébrer. Parmi eux,

quelques repris de justice, dont il parvient assez vite à se faire respecter, retrouvant ainsi, non sans quelque vanité, le rôle de chef de bande qui était le sien, quand il jouait, autrefois, dans la cour d'Épineuil.

Plus clairvoyant sur lui-même, Henri parvient à l'âge d'homme en faisant l'épreuve d'une solitude nouvelle. À l'occasion du mariage de sa sœur avec Jacques Rivière en 1909, il se sent mis à l'écart par ceux qui, jusque-là, étaient ses plus intimes confidents. Il pressent qu'il ne pourra pas, lui, connaître cet apaisant bonheur conjugal, et confie à sa mère : « Il y a en moi trop d'orgueil, d'insatisfaction que rien ne peut réduire et peut-être que mon âme tient trop de place pour jamais endurer auprès d'elle une compagne[1]. »

L'amour sans Yvonne

En effet, comme l'amitié, l'amour semble s'éloigner de lui irrémédiablement : à la fin de son service, il apprend par une agence de détectives privés engagée pour retrouver la trace d'Yvonne, que celle-ci a un enfant. Tout espoir de revoir immaculée la belle jeune fille du Cours-la-Reine s'évanouit. Profondément abattu, et à la faveur d'un pèlerinage à Lourdes, de la lecture de la Bible et de celle de Dostoïevski, il traverse une crise mystique alors qu'il se trouve en garnison dans le Sud-Ouest, à Mirande. En outre, délivré des liens exclusifs qui l'enchaînaient au souvenir d'Yvonne, il connaît là sa première expérience érotique. Jeune homme élégant et séduisant, il n'a guère de mal à multiplier les conquêtes mais, obsédé par le souvenir d'une beauté pure et désincarnée, il exige de ses maîtresses qu'elles se conforment à son idéal et les accable à la moindre faute. Jeanne Bruneau, une couturière parisienne franche et libérée avec laquelle il entretiendra bientôt une longue

1. Lettre à sa mère, 3 septembre 1909.

et orageuse liaison, souffrira particulièrement de cette intransigeance.

Écrivain, chroniqueur mondain et secrétaire particulier

Après son service militaire, Henri, dont la vocation d'écrivain est désormais affermie, trouve un emploi de chroniqueur littéraire dans une revue culturelle : *Paris Journal*. Ce travail sans gloire et besogneux, qui l'oblige à écrire jusqu'à cent cinquante lignes par jour, l'éloigne de la création mais lui apprend la concision et lui permet d'affiner ses propres exigences en matière d'écriture.

D'un point de vue social, il revit : son travail lui permet d'étoffer son carnet d'adresses et il fréquente peintres et écrivains, qu'il parvient même à enrôler dans une équipe de footballeurs amateurs. C'est également le moment où sa passion pour la vitesse – découverte dans l'automobile de Jacques Rivière – s'épanouit véritablement à l'occasion de son premier baptême de l'air.

La dernière femme

Après avoir perdu son emploi à *Paris Journal*, il devient, en 1912, secrétaire particulier de Claude Casimir-Perier, le fils d'un ancien président de la République. Très vite, il gagne son amitié et plus encore celle de son épouse, l'actrice Pauline Benda – Simone, de son nom de scène. Cette femme de neuf ans son aînée est alors au sommet de sa carrière ; mais elle est délaissée par son mari ; elle partage avec Henri des espérances déçues et des rêves défaits. Elle lit avec admiration le manuscrit du *Grand Meaulnes*, qu'il vient d'achever ; Henri l'attend dans sa loge et une liaison ardente s'engage bientôt entre eux.

Au même moment, sa passion d'adolescent le rattrape : Jacques Rivière l'informe que son frère a rencontré Yvonne de Quiévrecourt à Rochefort et se propose de lui ménager une entrevue avec elle. Huit ans après l'avoir perdue, il retrouve alors celle à qui il n'a cessé de penser.

Accompagnée de ses deux jeunes enfants, elle le rencontre quatre jours de suite et, après quelques échanges formels, tous deux s'abandonnent peu à peu aux confidences et à l'évocation du passé. Henri lui apprend qu'il a écrit un roman sur elle et la supplie de ne pas l'abandonner une nouvelle fois.

Émue, elle lui avoue qu'elle a songé à lui écrire à plusieurs reprises, que, s'il était venu trois ans plus tôt, pendant les premières années de son mariage, tout était encore possible. « J'étais malheureuse. J'ai beaucoup pensé à vous. Je vous aurais écrit si j'avais pu [1] », lui dit-elle. Mais, à présent que sa vie conjugale s'est apaisée, elle ne peut lui offrir que son amitié. Lorsque Henri lui fait parvenir une lettre ardente écrite sur le chemin du retour, la jeune femme lui renvoie aussitôt la missive.

Henri renonce alors définitivement à Yvonne, pour se jeter à cœur perdu dans sa relation amoureuse avec Simone. Oubliant ses cruelles et chimériques exigences, il n'est plus que l'amant d'une seule femme, aime Simone pour ce qu'elle est et lui écrit des lettres sensuelles où, dans le souvenir de leurs nuits d'amour, il oublie la grande pudeur qui lui est coutumière. Vivre et fonder une famille avec cette femme est devenu son seul désir.

La mort au combat

Mais, pour cela, il devra attendre de revenir d'une guerre qui commence à peine et dont personne ne pressent la longueur et l'atrocité. Fier de retrouver ses anciens compagnons d'infortune

1. Isabelle Rivière, *Alain-Fournier*, *op. cit.*

et de combattre pour une cause qu'il approuve, il intègre sa compagnie à Mirande, non sans avoir auparavant échangé avec Simone des serments devant l'autel de la cathédrale de Bayonne : les deux amants se promettent de se marier après la guerre. Il rejoint ensuite, au Nord, la zone des combats. Envoyé en mission de reconnaissance près de la ligne de front, à la tête d'une compagnie de cent cinquante hommes, il est pris en embuscade par un contingent allemand ; les soldats doivent reculer, mais les premiers à s'être avancés – parmi lesquels figure Henri – essuient le feu ennemi.

Henri Fournier aurait été aperçu une dernière fois par ses hommes, affalé contre un arbre, blessé, et suppliant, comme il avait déjà supplié Yvonne, qu'on ne l'abandonne pas.

Quelque temps plus tard, sa mère et Simone, qui ont continué à lui envoyer des lettres inquiètes, reçoivent, de la part du colonel de son régiment, un télégramme laconique : « Lieutenant Fournier disparu le 22 septembre. » Pendant plus de soixante-dix ans, l'énigme de cette disparition restera entière. Ce n'est qu'en 1989, après quatorze ans de recherches archéologiques menées sur le lieu des combats – le bois de Saint-Rémy, en Haute-Meuse –, que les restes de son corps seront retrouvés, ainsi que ceux de ses compagnons d'armes, jetés tête-bêche dans une fosse commune.

Genèse du roman

Le projet initial

L'idée du *Grand Meaulnes* germe dans l'esprit d'Alain-Fournier aussitôt après sa rencontre avec Yvonne de Quiévrecourt : « Je rêve d'un long roman qui tournerait autour d'elle, dans une

campagne qui serait celle d'Épineuil et de Nançay, d'elle trouvée, perdue, retrouvée... Cela s'appellerait *Le Jour des noces*... Le jeune homme, peut-être, s'enfuirait le soir du mariage, par effroi devant cette chose trop belle qui lui est donnée, parce qu'il a compris que le paradis n'est pas de ce monde[1]. » Il s'agit alors d'évoquer un double paradis perdu – celui de l'enfance ; celui de la rencontre avec la femme aimée – et de restituer l'émotion que ce souvenir fait palpiter en lui : un émerveillement mêlé de nostalgie.

Miracles : le détour poétique

Dès lors, ce projet d'écriture ne cessera de préoccuper le jeune homme, mais, pour l'heure, il est retardé par ses études puis par le service militaire. Néanmoins, entre 1905 et 1909, Henri écrit déjà un ensemble de textes – ils seront publiés après sa mort sous le titre *Miracles* : des poèmes, en vers ou en prose, et quelques essais, dont certains sont déjà des ébauches du roman projeté, et qu'il baptise tantôt « Le Jour des noces », tantôt « Les Gens de la ferme », « Les Gens du Domaine », ou encore « Le Pays sans nom ». Il signe bientôt ces textes du demi-pseudonyme *Alain-Fournier* pour éviter, semble-t-il, la confusion avec un célèbre coureur cycliste de l'époque dénommé Henri Fournier.

Cependant, aucune de ces ébauches ne sera retenue dans le roman final : l'écrivain, dont l'imaginaire est encore sous le charme puissant de la poésie symboliste, cherche sa voie. Il veut concevoir un roman paradoxal, à la manière des poètes qu'il admire – notamment Jules Laforgue –, non pas une histoire ancrée dans la réalité, mais une sorte de création pure qui rendrait compte de ses états d'âme au moyen d'images suggestives, et s'adresserait directement à l'émotion du lecteur.

1. Isabelle Rivière, *Images*, « La belle histoire », *op.cit.*

Cette exigence esthétique l'empêche de trouver une unité d'ensemble à son projet, car il s'interdit la création d'une intrigue romanesque. Par ailleurs, elle le condamne à une forme d'expression – la poésie – pour laquelle il n'est pas spontanément doué. N'ayant pas, comme Rimbaud, le génie de transfigurer le monde par le concours d'une langue totalement inouïe, Alain-Fournier est un écrivain qui reste à hauteur de la réalité et de la vie, ni au-dessous, ni au-dessus, sensible à l'immédiate poésie qu'elles recèlent.

Le choix du roman

Il faut attendre le début de l'année 1910 pour qu'il parvienne à abandonner la forme poétique au profit de la forme romanesque. Cette révélation est liée à sa rencontre avec deux auteurs dans lesquels il découvre ses véritables modèles : Charles Péguy, écrivain catholique dont il admire l'art d'exprimer, avec une simplicité quasi évangélique, la dimension merveilleuse du réel, et Marguerite Audoux, ancienne bergère devenue écrivain avec laquelle il partage son attachement pour le Berry et son amour du monde paysan.

À la même époque, il se passionne pour les romans d'aventures de Stevenson, parmi lesquels, au premier chef, *L'Île au trésor*. Par ailleurs, son ami Jacques Rivière, charmé par les descriptions de la vie de régiment qu'il lui fait dans ses lettres, l'encourage à approfondir cette veine réaliste. Enfin, l'écrivain André Gide, fondateur et chef de file de *La Nouvelle Revue Française*, refuse de publier un de ses textes, alléguant que le temps des poèmes en prose est révolu. Cette sanction salutaire met Alain-Fournier sur la voie de son véritable talent et le décide à abandonner les images trop allusives de la poésie symboliste pour incarner ses souvenirs dans l'intrigue et les personnages d'un roman.

Dès lors, il se met au travail, sans plus d'hésitations : « Je me suis mis à écrire simplement, directement comme une de mes

lettres, par petits paragraphes serrés et voluptueux, une histoire assez simple qui pourrait être la mienne... Depuis, ça marche tout seul[1]. » Achevé début 1913, son roman paraît la même année en feuilleton dans *La Nouvelle Revue Française*, avant d'être publié en librairie. La critique est partagée et il manque de peu le prix Goncourt. Mais le succès auprès du public est immédiat et *Le Grand Meaulnes* demeure aujourd'hui l'un des romans les plus lus, en France comme à l'étranger. Sa notoriété est d'autant plus frappante qu'il s'agit du seul livre publié par l'auteur : après *Le Grand Meaulnes,* il entreprit un autre roman (*Colombe Blanchet*) et une pièce de théâtre (*La Maison dans la forêt*), mais sa mort prématurée laissa ces deux œuvres à l'état d'ébauche.

Le Grand Meaulnes

Un roman mémorial

Longue remémoration par un narrateur adulte de ses souvenirs d'enfance, *Le Grand Meaulnes* est un roman tout entier habité par la mémoire. Le narrateur relate une courte période, fertile en émotions : celle où un certain Augustin Meaulnes vint habiter sous le même toit que lui et devint rapidement pour ses compagnons de jeu le « grand Meaulnes ». Après avoir vécu une aventure fabuleuse – la rencontre d'une jeune fille belle comme le jour au cours d'une fête étrange – Meaulnes s'emploie, avec l'aide du narrateur, à retrouver la piste de cette apparition et du mystérieux domaine qui lui servit de cadre.

1. Lettre à Isabelle, 20 septembre 1910.

Récit d'une vie, portait d'une âme

Ce roman d'aventures nostalgique est nourri des souvenirs personnels d'Alain-Fournier. Dès lors, il est aussi le portrait d'une âme, car, plus que la jeunesse même d'Alain-Fournier, il restitue le regard qu'il portait sur toutes choses. À la fois merveilleux récit d'évasion et roman des illusions perdues, cette œuvre est ambivalente, à l'image du tempérament de son auteur : une indépendance d'esprit fantasque et enjoué doublée d'une âme profondément mélancolique, toujours en proie au sentiment d'exil. Parce qu'il aspire à être pleinement heureux, Alain-Fournier n'a jamais cessé de regretter le paradis de l'enfance et les moments de pur bonheur amoureux vécus auprès d'Yvonne, se sentant ainsi éternellement prisonnier : de la famille, du lycée comme de la caserne.

Un conte merveilleux

Récit d'évasion, *Le Grand Meaulnes* est le produit d'une imagination nourrie dès le plus jeune âge par les contes de fées découverts dans les livres de prix. Dans son roman, Alain-Fournier n'a pas recours aux ingrédients traditionnels de ces récits : forêt enchantée, bottes de sept lieues ou baguette magique. Ses personnages vivent des aventures vraisemblables dans le cadre réaliste de la France contemporaine de la fin du XIX^e^ siècle. Et pourtant, toute l'œuvre est baignée d'une atmosphère irréelle, car la féerie provient du regard que les enfants portent sur les aventures qu'ils racontent ou *content* ; c'est cette faculté d'imagination inaltérée propre à l'enfance qui illumine les lieux, les objets, les personnes et transfigure les expériences de la vie quotidienne. Rien n'est véritablement magique dans cette histoire, mais le génie propre du narrateur consiste à suggérer au lecteur qu'il se trouve dans un monde aussi enchanteur que la forêt de Merlin ou le château de la Belle au bois dormant.

Une fête sans lendemain

Cependant, toujours prête à affleurer, la réalité menace de dissiper cet enchantement que la perspective enfantine confère aux choses. Tous les événements et tous les personnages sont alternativement présentés sous un jour merveilleux puis réaliste, le charme de leur apparence disparaissant soudain sous le regard désillusionné de l'enfant trop vieux ou de l'adulte qui se souvient. Le roman laisse ainsi comprendre que le pouvoir d'enchanter le monde est un don précaire et fragile, qui n'appartient qu'à l'enfance et qui dépend de circonstances très particulières. La magie de l'aventure tient à un « charme » qui, comme dans les contes de fées, peut s'évanouir à la moindre faute ou au moindre doute. Comme les créatures de Perrault ou des frères Grimm, Augustin Meaulnes, pour avoir trahi la femme aimée, ou simplement douté de son existence, risque de perdre à tout jamais le Domaine étrange et la princesse qui l'habite. À son ami qui lui offre concrètement de retrouver ce bonheur, Meaulnes rétorque : « j'étais à une hauteur, à un degré de perfection et de pureté que je n'atteindrai jamais plus. Dans la mort seulement, comme je te l'écrivais un jour, je retrouverai peut-être la beauté de ce temps-là » (p. 195).

Victimes d'une impression objective ou d'un mécanisme d'idéalisation rétrospective de la mémoire, tous les personnages du roman conçoivent leur passé comme un paradis perdu, une époque merveilleuse que sa perfection même réduit à demeurer à jamais révolue. Impuissante et cruelle, la conscience aiguë du temps passé condamne celui qui se souvient à un attachement presque fanatique à l'enfance, qui lui fait dire systématiquement : « jamais plus ce ne sera pareil ».

Dans ce roman placé tout entier sous le signe de la nostalgie et de la fragilité, ce qui est regretté, c'est peut-être moins le passé

lui-même que le regard que l'enfant, illuminé par la grâce, posait sur l'expérience.

Comme une photographie jaunie par le temps, *Le Grand Meaulnes* projette une lumière triste sur ces temps révolus. Dans un même mouvement, l'esprit qui se souvient – celui de l'auteur, du narrateur et de tous les personnages qui évoquent leur passé – retrouve l'enfance merveilleuse et constate sa ruine, sa dévastation.

L'enfance et la mémoire

La profession de foi esthétique d'Alain-Fournier tient en un mot : « Mon *credo* en art : l'enfance. Arriver à la rendre sans aucune puérilité [...], avec sa profondeur qui touche les mystères[1]. »

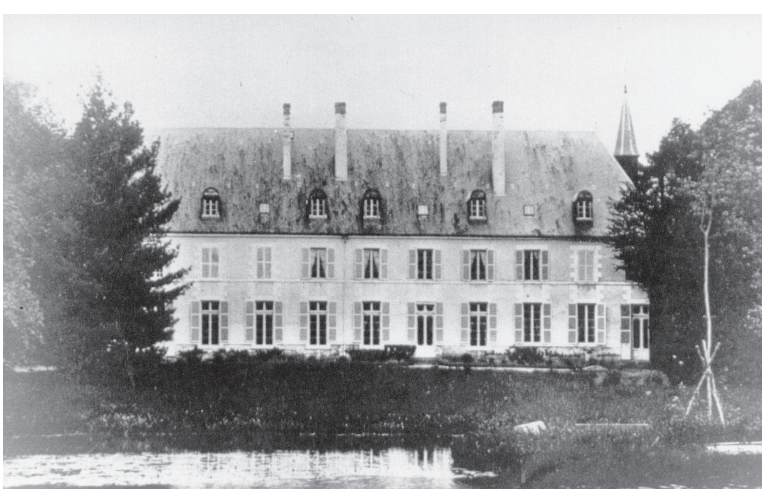
Le regard rétrospectif qui permet de restituer le monde de l'enfance n'est pas seulement celui attribué au narrateur devenu adulte au moment où il relate ces événements ; tous les protagonistes du roman adoptent cette vision : encore adolescents à l'époque de cette aventure, ils en parlent, à l'âge adulte, comme des vieillards parleraient du bon vieux temps.

À travers ces personnages dont l'indépendance d'esprit et le désir d'agir sont engourdis par la nostalgie, c'est toute une réflexion sur la difficulté de vieillir que développe Alain-Fournier. Au-delà de cette dimension existentielle, l'auteur formule également une interrogation littéraire et artistique : est-il possible pour l'homme de lettres de faire revivre le passé ? La question que pose Meaulnes – « Mais le passé peut-il renaître ? » – hante les textes de ses contemporains : elle est à l'origine de l'œuvre immense de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, dont le premier volume paraît la même année que *Le Grand Meaulnes*.

1. Lettre à Jacques Rivière du 22 août 1906.

© M. T. Z. contact Maison École du Grand Meaulnes

■ Château de Cornançay.



© M. T. Z. contact Maison École du Grand Meaulnes

■ Abbaye de Loroy.

CHRONOLOGIE

1886 1914

1886 1914

- Repères historiques et culturels
- Vie et œuvre de l'auteur

depuis longtemps abandonnée. Le conteur délaisse alors l'histoire de Perceval, pour suivre les aventures de Gauvain, le neveu du roi Arthur.]

Questions

1. Qu'y a-t-il de surnaturel dans cette histoire ? Qu'y a-t-il de seulement étrange ?

2. Retrouvez les points communs entre l'aventure de Meaulnes et celle de Perceval :

	Perceval	**Meaulnes**
La situation familiale du héros	Fils unique d'une veuve ; a perdu ses deux frères	Fils unique d'une veuve ; a perdu un frère
Son enfance et son éducation		
Ses vertus		
Le cours d'eau périlleux		
L'accueil réservé à l'inconnu		
Le caractère de la cérémonie		
La richesse des châtelains		
La misère des châtelains		
La fête tourne court		
...		

2. Comme Perceval, au cours de la fête étrange, Meaulnes a omis de poser une question simple mais décisive ; laquelle ?

3. Dans les deux romans, un même mystère entoure la localisation du château : lequel ?

4. Quelle est la différence essentielle entre les deux types de « magie » que l'on rencontre chez Chrétien de Troyes et Alain-Fournier ?

Table du *Grand Meaulnes*

Première partie

I. Le pensionnaire 39
II. Après quatre heures 48
III. «Je fréquentais la boutique d'un vannier» 51
IV. L'évasion 55
V. La voiture qui revient 59
VI. On frappe au carreau 63
VII. Le gilet de soie 68
VIII. L'aventure 74
IX. Une halte 77
X. La bergerie 81
XI. Le domaine mystérieux 83
XII. La chambre de Wellington 88
XIII. La fête étrange 91
XIV. La fête étrange (suite) 95
XV. La rencontre 100
XVI. Frantz de Galais 108
XVII. La fête étrange (fin) 113

Deuxième partie

I. Le grand jeu 117
II. Nous tombons dans une embuscade 123
III. Le bohémien à l'école 127
IV. Où il est question du domaine mystérieux 133
V. L'homme aux espadrilles 139
VI. Une dispute dans la coulisse 143
VII. Le bohémien enlève son bandeau 146
VIII. Les gendarmes ! 149
IX. À la recherche du sentier perdu 151
X. La lessive 158
XI. Je trahis… 162
XII. Les trois lettres de Meaulnes 166

Troisième partie

I. La baignade 171
II. Chez Florentin 176
III. Une apparition 185
IV. La grande nouvelle 192
V. La partie de plaisir 197
VI. La partie de plaisir (fin) 203
VII. Le jour des noces 210
VIII. L'appel de Frantz 213
IX. Les gens heureux 217
X. La «maison de Frantz» 222
XI. Conversation sous la pluie 228
XII. Le fardeau 233
XIII. Le cahier de devoirs mensuels 240
XIV. Le secret 243
XV. Le secret (suite) 249
XVI. Le secret (fin) 255

Épilogue